

Martine Menès

Il n'y a de bonne rencontre que manquée *

Je commence par énoncer mon hypothèse clairement et intégralement : il n'y a de bonne rencontre que sur fond de rencontre manquée inaugurale, initiale, qui fait le sujet et le laisse divisé, manquant, solitaire pour toujours. Cela commence dès le premier cri, qui trouve interprétation : « tu veux... », « tu es... », réponse à ce qui n'était pas encore une demande, intrusion de signifiants qui entame l'être. Cet instant de chute d'un réel, perdu, insaisissable – Lacan appellera sa représentation objet a –, est déjà répétition tout en étant premier, répétition qui est rencontre de la rencontre manquée avec le trou du réel ¹.

L'argument du séminaire Champ lacanien évoque le choc des traumatismes dans la réalité et du trauma originaire, celui qui s'imaginarise dans la frustration, la privation, avant de se résoudre en castration. Trauma bénéfique qui laisse place à la possibilité du désir.

Lacan, me semble-t-il, a unifié les deux, traumatisme du hasard et trauma de structure, sous le terme de trou-matisme ². Le trou, c'est celui du réel qui nous tombe toujours dessus, et en arrière-plan c'est aussi celui dans le symbolique – l'impossible à dire, et même à écrire (ne dit-on pas qu'on a un trou devant la chute brutale de l'intention de dire, devant l'oubli des mots, devant la page blanche). Le sujet doit se faire au manque dans l'Autre, et au manque en lui, et logiquement, « $S(A)$ c'est [...] ce qui s'appelle la structure », dit Lacan plus tard dans le séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre* ³. Disons plutôt que c'est la rencontre de ce manque dans l'Autre qui engage la structure.

Dans le séminaire XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, auquel je me réfère surtout pour tenter de cerner mon hypothèse, Lacan explicite : « La rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée, s'est d'abord présentée [...] sous [la] forme [...] du traumatisme ⁴. » Trou-matisme de rencontrer dans le même temps logique le trou dans l'Autre, le trou dans le langage, le trou du réel qui programme l'incomplétude dont le paradigme est : pas de rapport sexuel.

Pour tous, l'objet *a* devient le seul partenaire.

La formule même de « rencontre manquée » est une énonciation à l'équivoque réussie : rencontre il y a, mais avec le manque. Le sujet qui est à la bonne heure de ce rendez-vous est heureux. Il fait avec sa complétude perdue. À l'inverse du mythe platonicien de l'androgynie qui refuse de savoir le rapport sexuel impossible et la rencontre manquée. La coupure originelle fera que chaque moitié cherchera en vain son complément.

Or, si ce n'est pas lui, si ce n'est pas elle, ça laisse une chance à ce « rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe ⁵ ». Pour le dire plus clairement, faire avec la rencontre manquée, avec ce qui en est les conséquences, le non-rapport sexuel, et autres avènements de réel imprévisibles, laisse une chance à la paix. Freud le suggère dans « Au-delà du principe de plaisir ⁶ », ce qu'il appelle névrose traumatique est « favorisée », écrit-il, par un conflit psychique préalable. Le trauma est pour tous, traité de façon singulière, le traumatisme n'est pas pour tous. Je précise ma supposition : son effet sera tamponné par la façon dont le trauma structurel, la rencontre manquée avec le réel, sera métabolisé.

« La cause [...] de l'inconscient [...] », dit Lacan toujours dans *Les Quatre Concepts* un peu plus loin, « doit être foncièrement conçue comme une cause perdue. Et c'est la seule chance qu'on ait de la gagner ⁷ ».

Cause perdue, rencontre manquée, quand on ouvre la porte, derrière il y a *rien*, dit un analysant. Rien, une modalité a-substantielle de l'objet *a*, reste perdu qui permet de gagner ? De gagner à pouvoir désirer. Depuis, de se savoir seul dit Lacan, sans recours dit Freud, le sujet peut être heureux d'être, divisé, fissuré, « tant mieux, ça laisse passer la lumière », disait quelqu'une. Et cela permet une sorte de familiarité avec le réel.

A contrario, l'angoisse surgit quand le manque manque, lorsque la rencontre manquée d'origine est précisément manquée au sens de ratée. L'Autre garde sa fantasmatique complétude de toute présence, toute puissance. L'objet *a* reste dans la poche, sa trajectoire dans le circuit du désir reste entravée même s'il y a façons différentes de la faire malgré tout fonctionner au fond de ladite poche. Cela explique – peut-être – les multiples formes de psychoses, y compris celles qui n'en sont pas ou plus du fait d'être nouées par un sinthome. Car l'objet *a* de ce fait s'y trouve contenu à sa place centrale.

Reste cependant le risque de mauvaise rencontre faute de rencontre manquée. Par exemple, pour un homme, comme il en a été question dans les récentes Journées de l'École sur « Faire des enfants, ou pas ⁸ », la mauvaise

rencontre est celle avec un signifiant forclos pour lui, le signifiant père, qui fait voler en éclats la structure.

Je vais illustrer par un rêve en deux temps les deux termes qu'Aristote utilise pour désigner le hasard de la rencontre et que Lacan lui emprunte en les réinterprétant.

L'automaton, soit la passivité d'un phénomène qui se répète comme par hasard, et ne cesse pas du fait de l'inertie des signifiants. Ici, le rêve commence. Lors d'une intervention, l'orateur se rend compte que les feuilles qu'il a devant lui sont incomplètes, ou blanches, puis il n'arrive pas à les retrouver dans le bureau où il retourne les chercher en laissant l'assistance suspendue. Répétition insistante de l'insupportable d'être sans recours.

La *tuché*, l'événement contingent où l'on retrouve l'idée de la bonne heure ⁹ malgré l'inconfort du hasard qui s'y attache. Le joueur ne sait pas de quel côté la pièce qu'il lance va tomber. Et il peut se tromper dans l'interprétation qu'il va faire du résultat, confondre pile et face par exemple. La *tuché* offre une chance, mais il faut que le sujet en fasse bon usage. Suite donc du rêve : l'orateur revient confus et tremblotant, mais l'assistance, tolérante, voire légèrement indifférente bien qu'un tantinet déconforte, s'est dispersée dans le tableau champêtre du lieu de conférence, et elle y accueille avec bienveillance l'orateur incomplet. Dans le contingent réside « notre chance », écrit Lacan dans une intervention à l'EFFP ¹⁰.

À ces deux événements du réel, il faut ajouter le *kairos*, l'acte qui est décidé, accompli au bon moment, instant unique qu'il vaut mieux ne pas manquer pour ne pas disparaître, y compris comme vivant. Le sujet se place dans une position telle qu'il prend les choses « par le bon bout », dit Lacan dans *L'Éthique de la psychanalyse* ¹¹. Mais qu'est-ce qui donne sa puissance au *kairos* ? C'est que le mot désigne également le point de vulnérabilité dans la cuirasse, soit la fissure d'origine. On est loin de la moderne « résilience », terme emprunté à la physique pour désigner la résistance au choc, que l'expression « être blindé » illustre de par sa froideur.

Je vais évoquer ici pour sa capacité de vie Aharon Appelfeld, petit garçon choyé de la bourgeoisie intellectuelle et laïque de la diaspora d'Europe centrale, que la fureur nazie a précipité seul dans les forêts d'Ukraine entre neuf et treize ans. Il témoigne dans presque la moitié de son œuvre romanesque (plus de quarante livres) de sa traversée des mauvaises rencontres, celles de la réalité. Il faut lire particulièrement son livre *Le garçon qui voulait dormir* ¹² pour saisir comment il se reconstruit avec une nouvelle identité tout en s'appuyant sur son vécu antérieur, dont il ne lui reste que quelques rêves, ayant, puis-je dire « décidé » ?, d'oublier.

J'ai été frappée par les titres de deux récits sur l'extermination des juifs d'Europe qui font état de lumière là où je m'attendais à l'obscurité. C'est pour Appelfeld *Des jours d'une stupéfiante clarté*¹³, et pour Jonathan Safran Foer *Tout est illuminé*¹⁴. Jonathan Safran pourrait être le petit-fils d'Appelfeld. Il vient des États-Unis, où sa famille s'est réfugiée, pour chercher en Ukraine les traces de la vie de son grand-père. Il ne retrouve que les ruines rasées et des photos et objets enterrés à la hâte là où il y avait un village.

J'ai lu dans *Histoire d'une vie*¹⁵ d'Appelfeld une piste de réponse. « Ceux qui [ne] s'accrochaient [pas] à leurs souvenirs et qui [ne] restaient [pas] plongés dans le passé malade », écrit-il, « [ceux-là,] la grande catastrophe, de celles qui étouffent en général la candeur et la droiture, ne les avait pas entamés. Plus encore, elle avait ajouté de la lumière à la lumière qu'ils avaient en eux. » Et dans *Mon père et ma mère*, un de ses derniers livres, il écrit : « Certains mots déposent en vous de la lumière, vous aidant à forger une image ou une comparaison adéquate, d'autres ne sont étrangement que des tas inertes. Si vous êtes chanceux, les mots de lumière pavent votre route¹⁶ [...]. »

La lumière, c'est peut-être celle qui éclaire le sujet qui se « sait seul », comme l'écrit Lacan dans « ... ou pire¹⁷ » certes à propos du signifiant Un et pas du sujet, bien que...

En somme, entre le ratage structurel de la rencontre et les rencontres traumatiques événementielles, Appelfeld consent à sa condition non d'écrivain de la Shoah, titre qu'il a toujours refusé, mais d'écrivain de fictions de lumière. Il a évoqué parfois le fait qu'il a transformé son enfance meurtrie en fiction, incapable de reconstituer logiquement les épisodes de son errance, réduit, dit-il, à la survie comme un animal le serait¹⁸. Et dans le livre *Le garçon qui voulait dormir*, qui fait suite logique à *Histoire d'une vie*, il retrouve l'enfance qu'il n'a pas oubliée, celle d'avant les violences, et s'il rêve, ce ne sont jamais les cauchemars répétitifs des dits traumatisés, mais les rêves de retrouvailles et de reconstruction d'un petit sujet.

J'ose une hypothèse annexe à celle de départ : si certains peuvent « prendre les choses », même les pires, par le bon bout, cela a à voir avec l'acceptation de se savoir seul, cicatrice endormie de l'initiale rencontre manquée, qui ne guérit pas de l'impossible mais permet, pour un et un et un, que ça cesse de ne pas s'écrire.

Je conclus avec Lacan : de se savoir seul l'être parlant « saura se faire une conduite » et « cette solitude [...] non seulement elle peut s'écrire mais elle est même ce qui s'écrit par excellence car elle est ce qui d'une rupture de l'être laisse trace¹⁹ ».

Mots-clés : trou-matisme, réel, chance, solitude.

*[↑](#) Intervention à la séance « Bonnes et mauvaises rencontres » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 14 janvier 2021.

1.[↑](#) Cf. C. Soler, « Le temps qu'il a fallu », *Les Cahiers du Collège clinique de Paris*, n° 11, *La Répétition à l'épreuve du transfert*, 2009-2010.

2.[↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 février 1974.

3.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 291.

4.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 54.

5.[↑](#) *Ibid.*, p. 53.

6.[↑](#) S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 83.

7.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 117.

8.[↑](#) Journées nationales, « Faire des enfants, ou pas », 5 et 6 décembre 2020, par visioconférence.

9.[↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 526.

10.[↑](#) J. Lacan, « Intervention de Jacques Lacan au Congrès de l'EPF », séance du 2 novembre 1973, *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 80. Je dois cette référence à Nadine Galabrun (*Mensuel*, n° 98, Paris, EPFCL, juin 2015, p. 14).

11.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 339.

12.[↑](#) A. Appelfeld, *Le garçon qui voulait dormir*, Paris, Points, 2012.

13.[↑](#) A. Appelfeld, *Des jours d'une stupéfiante clarté*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2018.

14.[↑](#) J. Safran Foer, *Tout est illuminé*, Paris, Points, 2013.

15.[↑](#) A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, p. 163-164.

16.[↑](#) A. Appelfeld, *Mon père et ma mère*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2020, p. 10.

17.[↑](#) J. Lacan, « ... ou pire », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 550.

18.[↑](#) Colette Soler dans son cours du 20 janvier 2021 m'a rendu la formule et la posture d'Appelfeld plus compréhensibles : il a survécu non à titre de sujet parlant mais dans l'instinct de conservation comme les animaux qui l'ont réchauffé : chiens, chevaux... Cela expliquerait aussi son oubli décidé de cette période et sa re-naissance : nouveau prénom, nouvelle langue, nouvelle nationalité.

19.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 109.